Chapitre 1

Jeanne descendit l'escalier en pierres blanches longeant les rosiers qui menaient au jardin. La multitude de fleurs sur sa droite participait à l'élaboration d'un doux parfum. Puis elle s'avança entre les terrasses potagères et la mare, où s'épanouissait une diversité végétale et animale aussi riche qu'envoûtante. Le sol grouillait de petits vers et d'insectes, tandis que le bourdonnement des abeilles, butinant autour des fleurs du potager, se mêlait au bruissement léger des ailes de libellules sur l'eau. Contournant une haie serrée qui portait en elle la promesse d'une récolte de délicieux fruits rouges, Jeanne atteignit le verger situé en contre-bas. Elle s'arrêta un instant, saisie encore une fois par la beauté de ce jardin. Bien que cela représentât de nombreuses heures de labeur, elle s'émerveillait chaque jour de l'harmonie qui y régnait.

Celui qui avait investi le plus de temps et d'efforts pour transformer cette prairie endormie en un véritable jardin d'Éden, c'était son homme qui s'était peu à peu transformé en jardinier au contact de cette terre fertile. Lui qui n'avait toujours connu que la ville, s'était découvert une main verte et le goût du contact avec la Nature. Cette mère nourricière l'avait tout autant façonné qu'il l'avait enrichie. Refusant le recours à la force du machinisme, il s'était armé de patience pour stimuler la vitalité de ce jardin de subsistance avec la plus grande des douceurs. Jeanne s'arrêta dès qu'elle l'eut dans son champ de vision. Il était au cœur du verger, et rassemblait avec sa fourche le foin fraîchement fauché, qu'il disposait au pied des jeunes arbres comme on borde tendrement un enfant avant la nuit.

— François ! lança-t-elle avec enthousiasme.

Son chapeau de paille vissé sur la tête, il se redressa pour regarder sa femme.

— Ils sont arrivés, dit-elle en pointant la maison du regard. Nous nous installons sur la terrasse. Tu nous rejoins ?

— Oui, j'arrive. Je termine juste ces quelques arbres.

François avait le goût des choses bien faites. Aussi il ratissa encore un peu d'herbe coupée, s'attardant sur les derniers recoins pendant que Jeanne remontait vers la maison, le pas léger. Lorsqu'il jugea chaque arbre suffisamment paillé pour affronter les premières chaleurs de l'été, il prit le chemin qui menait à la terrasse, où l'attendaient déjà ses amis.

— Voilà le meilleur ! Tout en sueur ! lança son vieux copain Lionel en tendant les deux bras vers lui dans une étreinte amicale.

— Salut Lionel, répondit François en lui faisant la bise. Salut Thérésa. Vous avez fait bonne route ?

— Oui, dit Lionel en souriant. Une sacrée route ! Et plus on se rapproche d'ici, plus elle est étroite et sinueuse. Vous avez vraiment choisi de vivre au bout du monde !

— Oh, pas tant que ça, tu sais. Nous avons une supérette bio et un marché couvert avec des producteurs locaux à seulement quinze minutes en voiture.

— Ah ouais, mais du coup tu dois prendre ta bagnole à chaque fois que tu as besoin de quelque chose.

— Combien de temps te faut-il Lionel, pour aller faire tes courses depuis chez toi ?

— Il est vrai que tu me bats car je mets bien vingt minutes. Mais j'y vais à vélo quand il fait beau, ou en transport en commun !

— En revanche, tes légumes ne poussent pas à Paris ! lança François avec malice.

— Je vois que tu n'as pas changé ! Toujours la gâchette facile, dit Lionel en riant de cette brève joute verbale. Thérésa, ajouta-t-il sur un ton ironique, on a fait tous ces kilomètres pour se faire traiter de bobos !

Ils éclatèrent tous de rire, rassurés par la chaleur de leurs retrouvailles. Puis Jeanne les invita à s'asseoir autour de la table. Elle apporta des verres et une carafe de citronnade maison.

— Et alors, comment vas-tu, François ? demanda Lionel avec une sincère préoccupation.

— Comme tu le vois, je suis en pleine forme. Ce matin, j'ai fauché les hautes herbes à la faux, dès l'aube.

— À l'ancienne, remarqua Lionel avec amusement. Et après c'est nous les bobos !

— Ça doit être fatigant ? demanda Thérésa soucieuse.

— Tant que tu ne maîtrises pas le bon geste, c'est épuisant, confirma François.

— Oui, au début tu te faisais mal au dos, ajouta Jeanne.

— C'est vrai, confia François avec un sourire. Mais un jour, un gars qui passait par là avec son chien m'a vu faire. Et il s'est arrêté pour me montrer la bonne manière de faire…

— Si mes souvenirs sont bons, coupa Lionel en riant, tu n'étais pas du genre à apprécier qu'on te corrige !

— Exact, et je n'ai pas changé ! Mais là c'était différent. Le gars était sympa, très respectueux. En voyant la faux, ça lui a rappelé son père qui lui avait appris le bon geste. C'est comme le vélo, qu'il m'a dit, ça ne s'oublie pas. Mais comme il n'avait jamais fauché chez lui, il était admiratif. J'ai senti qu'il voulait vraiment m'aider pour que je ne me décourage pas et à aucun moment je n'ai eu l'impression qu'il jugeait mon geste approximatif. Et depuis, ça devient presque naturel, sans douleurs, ni fatigue, je veux dire.

— Et tu fais quoi de toute cette herbe ? poursuivit Lionel, sincèrement intéressé.

— Je m'en sers de paillage pour les fruitiers que nous avons plantés. Encore trois ou quatre ans et nous serons quasi autonomes en fruits… Le potager aussi donne de plus en plus, à force d'amender le sol. La prairie que nous avons trouvée en arrivant était finalement assez pauvre, comme en dormance. Et en seulement deux ans, on voit que la vie s'y est installée…

Lionel hocha la tête, surpris.

— Deux ans déjà ! souligna-t-il.

— Ouais ! Deux ans que je vous ai lâchement abandonnés, toi et toute l'équipe, dit François en tapotant amicalement l'épaule de Lionel.

Informaticiens tous les deux, ils avaient monté une entreprise et avaient été associés pendant de nombreuses années de succès et de défis, avant le départ précipité de François.

— Avoue que ça te manque ! lança Lionel avec un petit sourire en coin.

François secoua la tête, réfléchissant un instant.

— Très franchement… J'y pense souvent mais ça ne me manque pas du tout. On a vraiment gagné en qualité de vie ici. Jeanne a trouvé un petit boulot pas trop loin et moi je m'occupe de rénover la maison tout en faisant pousser le fruit de notre autonomie au jardin.

— Et puis la santé que tu as retrouvée, ça c'est précieux, insista Jeanne avec douceur.

François hocha la tête, soudain pensif.

— Oui… vous vous souvenez de l'état dans lequel j'étais juste avant de partir ?

— Oh que oui, on s'en souvient, acquiesça Lionel, sérieux. Tu nous as tous sacrément fait peur ! Le jour où tu as fait un malaise au bureau, quand tu t'es mis à trembler sur la moquette, toute l'équipe a flippé. Tu étais le meilleur de la boîte, après moi, ajouta-t-il avec malice. Mais ton départ a été un soulagement.

François resta plongé dans ses pensées. Il avait écouté d'une oreille, tout en se remémorant les mauvais moments. Le silence s'installa, jusqu'à ce qu'il brise la glace, comme s'il pensait à haute voix :

— Ouais, j'avais tout le temps mal à la tête. Juste en me touchant la tête, pour enfiler un pull ou me gratter les cheveux, c'était insupportable. Et même sans contact, cette sensation de barre douloureuse qui me traversait d'une oreille à l'autre. Et puis parfois, il y avait des douleurs plus soudaines, plus aiguës, que je ne pouvais pas expliquer.

Il prit une profonde inspiration avant de poursuivre :

— C'est quand j'ai commencé à ne plus supporter mon casque Bluetooth que ça a mis la puce à l'oreille de Jeanne. Ensuite, je me suis mis à faire de l'hypertension, surtout après de longs appels téléphoniques. J'avais des palpitations. C'était comme sentir chaque pulsation du cœur, mais dans ma tête. Enfin, il y a eu les vertiges et les quelques malaises…

Thérésa, intriguée, demanda innocemment :

— Et c'était dû à quoi, alors ?

François sentit une pointe d'agacement. Lionel et lui étaient amis depuis la fac et ils avaient bossé ensemble pendant de nombreuses années. Ils devaient bien, Thérésa et lui, savoir ce qui l'avait rendu malade. Il n'avait pas fait de secret au moment de partir. Tout était clair. C'était comme si Thérésa apprenait seulement maintenant qu'il avait été malade. Et Lionel aussi le regardait espérant visiblement une réponse, pour comprendre ce qu'il n'avait peut-être pas saisi deux ans auparavant. François prit une grande inspiration, se préparant intérieurement à répondre, en cherchant ses mots pour être le plus politiquement correct possible.

— Selon le médecin, c'était du surmenage, dit-il en posant un regard fixe sur la table comme pour cacher la colère et la lassitude qui l'envahissaient… Selon Jeanne, c'était de l'électro-hypersensibilité… C'étaient les ondes, ajouta-t-il sentant que ce n'était pas suffisamment explicite. Alors, comme Jeanne semblait sûre d'elle, je lui ai fait confiance et nous avons fait des tests. La semaine de repos chez nous, à Paris, avec les portables, le Wi-Fi et l'électricité dans l'appartement, ne m'a apporté aucun soulagement tangible. En revanche, une semaine dans un gîte à la montagne, complètement déconnecté – sans réseau, sans téléphone, sans électricité – m'a littéralement ressuscité. Après cela, je suis revenu au boulot et j'ai sombré de plus belle, avec les mêmes symptômes plus tenaces que jamais. C'est ce qui nous a décidés à tirer un trait sur l'entreprise et à chercher un lieu comme celui-ci.

— Et tout a disparu miraculeusement en arrivant ici ? questionna Lionel quelque peu sceptique.

— Oui, bien sûr, affirma François avec aplomb. Ça a pris un peu de temps, mais je me sens vraiment mieux maintenant. Je ressens encore quelques légers vertiges quand nous faisons nos courses, à cause des antennes et des smartphones en mouvement tout autour de nous. Mais ici, cela fait bien longtemps que je n'ai plus aucun symptôme.

— On comprend mieux maintenant l'affiche à l'entrée du terrain. Celle qui demande d'éteindre et de laisser nos téléphones dans la voiture, lança Lionel.

— Oui, c'est pour préserver cet environnement autour et dans la maison, expliqua Jeanne.

— Mais comment avez-vous trouvé cette maison idéale ? demanda Thérésa, voulant recentrer la discussion sur des préoccupations plus terre-à-terre.

— François était tellement fatigué que j'ai fait toutes les recherches moi-même, répondit Jeanne. On aimait déjà bien la région, qu'on avait visitée plusieurs fois pendant les vacances. Et j'ai vu sur Internet que la densité d'antennes-relais y était plutôt faible comparée au reste du territoire. Alors après avoir repéré quelques zones favorables, je suis venue faire des visites avec les agences immobilières locales.

— Des visites, mais aussi des mesures, compléta François.

— Des mesures de quoi ? s'étonna Thérésa qui n'y comprenait décidément rien !

— De rayonnement électromagnétique, expliqua Jeanne calmement. Leurs faibles valeurs m'ont confirmé que les antennes les plus proches étaient suffisamment éloignées pour François. Elles se trouvent toutes à plus de quatre kilomètres. Ensuite, j'ai fait appel à un géobiologue avant d'acheter. Et une fois propriétaire, j'ai fait refaire toute l'installation électrique par un bio-électricien.

— Un quoi ?! s'étonna Lionel, se demandant s'il pouvait s'agir d'une plaisanterie.

— Un bio-électricien. Disons que c'est un électricien spécialisé dans l'installation de dispositifs filaires blindés, conçus pour garantir l'absence de rayonnement dans la maison.

— Ah d'accord. Ce n'est donc pas un électricien sans pesticides ! ironisa Lionel.

— Non, répondit Jeanne en esquissant un sourire. Il nous a aussi refait la mise à la terre pour qu'elle soit plus efficace. C'est quelqu'un de très compétent, et surtout de très sympa, contrairement à certains artisans. J'ai eu confiance en lui dès la première rencontre. Il a fait tout ce qu'il y avait à faire ici, alors que nous étions encore sur Paris et que François ignorait tout de ce qui se tramait.

— Quoi ? s'étouffa Thérésa.

— Oui, elle a tout préparé dans mon dos, reprit François d'une voix amusée. J'avais déjà vendu mes parts de l'entreprise à mes chers associés. Nous étions sur mes derniers mois de boulot que je tenais à faire, notamment pour finir le dossier avec les Allemands, et m'assurer que mon départ ne mettrait pas la boîte en péril. Pendant ce temps, alors qu'on avait évoqué le bio-électricien pour notre appartement, madame prétextait que sa sœur avait besoin d'aide, et elle faisait 500 bornes pour préparer notre arrivée ici !

— Et tout s'est goupillé à merveille, poursuivit Jeanne, en souriant humblement. La maison était prête au moment où il s'apprêtait à quitter la boîte. Ces derniers mois avant le départ ont été particulièrement difficiles car son état de santé se dégradait de façon inquiétante. Je pense qu'il n'aurait pas tenu bien plus longtemps.

— C'est ce qui s'appelle du « *just in time* », ajouta Lionel impressionné.

— Ouais on peut le dire. Et la surprise fut totale, confia François le sourire aux lèvres. Elle m'a sorti de notre open space micro-ondes et m'a dit qu'on allait se reposer quelques temps dans le Sud, pour justifier notre venue là.

— Enfin, hésita Lionel, moi, j'y suis encore dans cet open space micro-ondes et je m'en porte très bien !

— C'est que la Nature ne nous a pas fait égaux très cher ami ! De même que je suis fin et toi bedonnant, tu nages encore comme un poisson dans l'eau au milieu de l'open space, alors que moi, j'y cuisais. Je suis plus sensible aux ondes que toi, voilà tout. Le fait est que j'étais à l'article de la mort et regarde comme je vais mieux !

— Et comment expliques-tu ta rémission ? insista Lionel toujours peu convaincu.

— Oh c'est tout simple. Rappelle-toi du stage qu'on avait suivi sur la gestion du risque. On supprime en amont la cause du problème et le problème disparaît. Même si j'étais très affaibli physiquement, je pense que je ne l'étais pas suffisamment pour « rester » durablement diminué une fois extrait des ondes. Et ce fut ma chance.

— Il a eu besoin d'un temps de récupération, presque comme une convalescence, expliqua Jeanne. Mais il a retrouvé la santé. Ici les ondes artificielles sont trop faibles pour générer un stress oxydatif significatif dans les tissus.

— Du stress oxydatif ? Attends Jeanne… interrompit Lionel. Ce n'est pas un phénomène à la carte. Si, comme tu le dis, les ondes provoquent du stress oxydatif chez François, elles devraient le faire chez tout le monde, non ?

— Oui bien sûr. Et c'est le cas, répondit calmement Jeanne. C'est juste que les hypersensibles le ressentent au point de devenir intolérants aux rayonnements. Alors que nous, on ne perçoit rien…

Voyant l'air incrédule de ses amis, elle ajouta :

— Regardez l'augmentation des cancers, et notamment chez les jeunes ! Ce n'est pas anodin.

— Non, rétorqua sèchement Lionel. C'est plus complexe que ça. Le cancer est une maladie multifactorielle. Tu ne peux pas mettre cette pathologie sur le dos seulement des téléphones portables.

— Tu as raison, admit Jeanne. Les ondes ne sont pas la seule cause de développement d'un cancer. Mais ce qu'on oublie, c'est que le cancer, et bon nombre d'autres pathologies qu'on appelle « maladies de civilisation » comme le diabète ou les maladies cardiaques, sont apparus au moment même où l'on commençait à émettre les premières perturbations électromagnétiques. Bien avant l'usage de la chimie de synthèse, la malbouffe ou l'extrême sédentarité. Ce qui signifie pour tout organisme vivant qu'être exposé aux ondes artificielles augmente le risque de développer un cancer. La seule différence entre François et nous, c'est que lui ressent rapidement des effets de ce stress oxydatif que la science qualifie de mécanisme favorisant la cancérogenèse.

— Mais pourquoi lui, justement ? demanda Thérésa, intriguée.

— Disons que son système nerveux est plus réactif… ou moins résilient que le nôtre.

— Mais ça ne prouve pas que ça nous impacte tous, insista Lionel.

— C'est pourtant le cas, renchérit François. Tu ne ressens rien dans cette soupe électromagnétique, mais crois-moi, toi qui manges bio, qui ne fumes pas, qui te soignes avec des plantes… un jour tu comprendras. Ce jour-là, ce sera peut-être à l'hôpital, quand on te proposera une chimiothérapie. Ce jour-là, il sera trop tard pour te demander si tu n'as pas passé trop de temps dans ton open space micro-ondes.

Un silence gêné s'installa. Lionel n'aimait pas ce qu'il venait d'entendre et préférait tout rejeter en bloc. Car l'inverse impliquait pour lui de remettre en cause ses habitudes, son mode de vie qu'il croyait si sain…

— Je te l'avais dit, ajouta François avec un soupçon de désinvolture, Jeanne n'a pas étudié la médecine, mais elle s'est passionnée pour la santé ! Allez, assez parlé de tout ça. Vous prendrez bien un verre de cette bonne citronnade ? Les citrons ne sont pas du jardin, mais ils sont bios et ont été pressés avec amour !

Face à lui, Lionel et Thérésa acquiescèrent, soulagés qu'une échappatoire se présentât enfin. La conversation reprit sur un ton plus léger, et le repas se poursuivit dans une ambiance détendue.

Alors que les quatre amis terminaient leur café, un pick-up blanc vint se garer au bout de l'impasse, juste devant l'entrée non clôturée du terrain. Deux hommes en descendirent. Leur attitude et leurs tenues évoquaient des promoteurs immobiliers. Ils discutaient entre eux, sans considération pour la petite tablée installée à quelques mètres. François les observait attentivement pendant que Thérésa poursuivait la conversation sur le cursus universitaire de son fils… Un doute lui traversa l'esprit. Que faisaient-ils ici ? S'apprêtaient-ils à implanter un nouveau lotissement sur les dernières parcelles constructibles de la commune ? Il les vit alors s'approcher de son compteur électrique. Quand l'un d'eux ouvrit le boîtier blanc, il bondit de sa chaise et s'avança d'un pas décidé vers les deux hommes.

— Bonjour ! Vous cherchez un renseignement ? demanda-t-il.

— Non, non, c'est gentil, répondit l'un des hommes.

— Alors c'est vous qui allez me renseigner, rétorqua François. Qu'est-ce que vous faîtes sur mon compteur ?

— Mais rien du tout, ne vous inquiétez pas, répondit l'homme avec un sourire franc. On jette juste un œil à ce qui est raccordé à ce poteau. Nous prospectons pour installer un pylône de téléphonie mobile, expliqua-t-il comme s'il apportait la « bonne parole ».

La nouvelle frappa François de plein fouet. Il eut la sensation que le sol se dérobait sous ses pieds. Figé, les épaules raides, il resta muet face à son interlocuteur, les traits tirés. Devant son mutisme, l'homme dégaina son smartphone et l'agita devant lui.

— C'est pour que vous ayez du réseau, monsieur !

— Mais je n'ai rien demandé ! s'exclama François nerveusement. Je suis venu ici pour m'éloigner de ces saloperies. Et vous, vous voulez m'en coller une juste à côté ?!

— Écoutez monsieur, intervint le second homme, prenant une posture plus autoritaire. Je suis l'adjoint au maire. Notre commune a été classée en zone blanche par la préfecture. Cette antenne est une nécessité d'intérêt public. Vous savez, les habitants se plaignent du manque de réseau.

— Eh bien, qu'ils aillent vivre en ville, là où ils auront du réseau, et tous les problèmes de santé qui vont avec !

— Mais enfin, qu'est-ce que vous racontez ? s'indigna le premier homme. Je travaille chez Rouge Télécoms depuis quinze ans. Je suis responsable des programmes d'implantation pour toute la région. Et je peux vous garantir

que nos antennes rayonnent bien en dessous des seuils fixées par la norme française. Il est clair que vous ne serez pas mis en danger par cette antenne.

Persuadé d'avoir clos le débat, l'homme hocha la tête vers l'adjoint, comme pour dire : « C'est réglé. » Mais François ne lui laissa pas le temps de savourer sa petite victoire.

— Alors dites-moi, monsieur l'expert… avez-vous déjà utilisé un microscope dans votre carrière ?

— Euh, non, pas vraiment, répondit l'agent Rouge pris de court.

— Donc vous n'avez jamais observé l'état du sang humain en fonction du niveau de rayonnement ?

— Eh bien… non, toujours pas. Mais vous savez, ce genre d'études a forcément été mené pour établir les seuils limites d'exposition, alors je ne vois pas le rapport avec notre future antenne !

— Oh c'est très simple ! Cela prouve cher monsieur le responsable, que vous ne connaissez rien aux effets biologiques des champs électromagnétiques ! Ces normes que vous êtes fier de respecter ont été rédigées par des experts… du secteur des télécoms ! Sur la base d'études scientifiques qui datent des années 50 ! Vous réalisez ce que je dis ?! Vous nous vendez le « Progrès », sur la base d'une science qui est vieille de soixante-dix ans ! Alors qu'aujourd'hui de nombreuses publications plus récentes révèlent des effets biologiques graves, à des niveaux bien inférieurs aux seuils réglementaires…

Il marqua une pause, puis reprit d'un ton plus grave :

— Pour que ce soit bien clair : je suis électro-hypersensible. J'ai dû abandonner ma vie d'avant pour ne pas mourir. C'est ici que j'ai pu guérir. Je suis venu là pour ça. Et je vous le dis sans détour : jamais je ne vous laisserai installer cette merde ici !

— S'il vous plaît, restons calmes et polis, lança l'élu, visiblement mal à l'aise – autant à cause du ton accusateur de François que du silence soudain de l'expert en télécom, en qui il avait pourtant placé toute sa confiance. De toute façon, ajouta-t-il, tentant de reprendre la main, nous n'en sommes qu'au stade de l'étude. Rien n'est encore décidé, n'est-ce pas ? demanda-t-il à l'agent Rouge, qui s'était figé, visiblement peu désireux d'envenimer l'échange.

Touché dans son orgueil d'avoir été traité – à demi-mots – d'ignorant, l'agent finit par répondre d'un ton sec, presque méprisant :

— Oui, tout à fait. Ce n'est qu'un projet et nous n'en sommes qu'au stade de la prospection, rien de plus.

— Et vous comptiez le mettre où, votre projet ? demanda François, les bras croisés.

— À 150 mètres, en contrebas, répondit l'adjoint désignant le bas du terrain. Avec les arbres, vous ne verriez même pas l'antenne depuis chez vous. Il faudrait vraiment monter sur le chemin pour l'apercevoir…

— Je crois que vous n'avez pas compris, coupa François. Il ne s'agit pas d'une pollution visuelle !

L'élu, à cours d'argument, échangea un regard avec l'agent Rouge et lui dit :

— Allez, on n'a peut-être rien compris, mais on a d'autres parcelles à visiter. Bonne fin de journée à vous, lâcha-t-il presque par automatisme, avant de disparaître dans son pick-up. Le véhicule, équipé de quatre roues motrices, grimpa sur le talus, fit demi-tour dans un nuage de poussière, et s'éloigna à vive allure. François les observa s'éloigner, puis se retourna et, le pas lourd, rejoignit la terrasse où l'attendaient Jeanne et leurs amis. Il avait les traits tirés, les nerfs à vif.

Le soir, alors que les deux couples s'installaient à table, François restait plongé dans ses pensées. L'échange de l'après-midi tournait encore en boucle dans sa tête. Jeanne déposa sur la table un superbe plat de tomates et de courgettes farcies, encore fumantes. L'odeur mit tout le monde en appétit. Les invités la complimentaient avec enthousiasme. François, lui, était toujours absent…

— Je te sers, François ? demanda Jeanne.

— Hein ? Ah… oui, bégaya-t-il en sortant de sa torpeur. Mais pas trop, je n'ai pas très faim.

— Tu plaisantes ? interrogea-t-elle, surprise. Ce n'est quand même pas ce projet d'antenne qui te coupe l'appétit ?

— Si, bien sûr ! grommela-t-il. On est venu ici pour échapper à tout ça. Et voilà que ça nous poursuit parce que les gens veulent du réseau !

— Eh bien justement, reprit Jeanne avec fermeté. Les gens d'ici, on ne les connaît pas vraiment. Des « Bonjour, comment ça va ? », on en a échangés, mais au fond… personne ne sait pourquoi on a choisi de s'installer dans ce trou paumé.

— Tu sais très bien ce que j'en pense, murmura François. Je n'ai aucune envie de passer pour une « victime des ondes ». Encore moins pour un handicapé qu'il faudrait plaindre.

— Mais il n'est pas question d'aller pleurer chez les voisins. Je pense toutefois que nous aurions dû dire toute la vérité, expliquer pourquoi nous sommes là. Leur faire comprendre que cet endroit est préservé de cette pollution, qu'il t'a sauvé la vie comme il est un refuge pour de nombreux êtres et que ce serait un drame de le dénaturer.

François resta silencieux. L'idée d'aller expliquer son histoire, de s'exposer… le mettait mal à l'aise. Il savait trop bien combien les EHS – les électro-hypersensibles – étaient moqués, ignorés, niés. Il doutait qu'on le prenne au sérieux.

Et puis, contre toute attente, Lionel, jusqu'ici plutôt sceptique sur le sujet, prit la parole :

— Moi je pense que Jeanne a raison. Vous devriez faire du porte-à-porte pour vous présenter. Tu exposes ta situation, sans pleurnicherie. Tu parles du danger que représente cette antenne pour toi. Tu définis une distance de sécurité autour de votre maison, et tu invites les gens à signer une pétition !

— Exactement ! enchaîna Thérésa avec entrain. Une pétition, et pourquoi pas un collectif avec ceux qui la signent !

— Excellente idée, mais il faut dissocier les deux, intervint Lionel en levant l'index. Signer une pétition c'est facile. Rejoindre un collectif, c'est un autre niveau d'engagement. Mais elle a raison. Lance-toi. Et en fonction du résultat, tu verras : soit tu mets en lumière qu'il s'agit du caprice de quelques-uns, soit tu confirmes ce que dit l'adjoint au maire – et dans ce cas, il ne te reste plus qu'à déménager.

— Déménager ? C'est moi qui suis agressé et je devrais partir ? s'indigna François.

— Calme-toi, le sermonna Jeanne. Tu n'es pas encore agressé. On est vendredi soir, profitons de notre weekend avec Lionel et Thérésa, et lundi nous commencerons le porte-à-porte tous les deux. Ça me semble être une action salutaire. Ensuite, on fera le point.

Le lundi, vers 18 heures, Jeanne et François se présentèrent devant une maison du hameau le plus proche. Un pavillon très ordinaire. Ils étaient armés d'une feuille de papier blanc sur laquelle était imprimée une grille de signatures, tenue par l'élastique d'une pochette cartonnée. Ils échangèrent un regard. François, qui aurait souhaité faire demi-tour, inspira profondément. Jeanne frappa à la porte en PVC gris foncé. Une femme corpulente apparut dans l'encadrement.

— Bonjour, nous sommes Jeanne et François Lamastre. Nous habitons depuis deux ans au Colombier, un peu plus loin sur la commune. Et nous avons appris, un peu par hasard, qu'il y avait un projet de nouvelle antenne-relais, prévu près de notre maison. Or je suis électro-hypersensible et ce projet représente un danger direct pour ma santé, dit François d'un ton mesuré mais préparé.

— Parlez-en à la mairie ! répondit la femme, visiblement peu concernée.

— J'ai déjà pu échanger avec un adjoint. *A priori*, la mairie soutient le projet, et ne semble pas décidée à communiquer publiquement à ce sujet. Le problème de ces installations, c'est qu'elles sont dangereuses pour toute la population. J'y suis simplement plus sensible que la moyenne.

— Ah… Et qu'est-ce qui vous permet d'affirmer ça ? fit-elle intriguée mais sceptique.

— Nous nous appuyons sur une synthèse de la littérature scientifique indépendante, précisa Jeanne. Nous avons creusé le sujet pour comprendre l'état de santé de mon mari. Et nous en avons fait un petit tract, très synthétique, avec notre contact. Nous vous proposons une pétition pour exiger une distance de sécurité entre les habitations et la future antenne.

— Je vois… Je ne connais pas suffisamment le sujet. Je ne voudrais pas me faire embobiner, dit-elle en faisant la moue.

— Peut-on tout de même vous laisser un tract ? insista poliment Jeanne.

— Oui, pourquoi pas, lâcha-t-elle avec indifférence.

Elle attendit que Jeanne lui tende le document, puis referma la porte sans un mot de plus. Le PVC se referma sur leur élan. Ils restèrent figés, comme suspendus.

— Ça aurait pu être pire, dit Jeanne avec ironie, elle aurait pu refuser le tract !

François la suivait, les yeux rivés au sol.

— Tu parles ! Elle l'a sûrement jeté avant même d'en lire la première ligne…

— Peut-être. Mais on n'abandonne pas une pétition parce que la première personne sondée a refusé de signer, répliqua Jeanne avec douceur.

La maison suivante était toute proche. Il s'agissait d'une vieille bâtisse en pierres, assez bien entretenue. Arrivant sur le palier, Jeanne frappa avant que François n'ait le temps d'exprimer son hésitation. Un homme costaud, la quarantaine, ouvrit. François récita son introduction, presque mot pour mot.

— Je veux bien entendre que ce soit un danger pour vous, dit l'homme mal à l'aise, mais pour nous c'est l'absence de réseau qui nous met en danger. Je suis agriculteur. Je ne peux pas contacter mes fournisseurs. Mes clients n'arrivent jamais à me joindre. C'est invivable. Rendez-vous compte, j'avais plus de réseau il y a dix ans ! C'est bien qu'il y a un problème. Nous, dans ces conditions, nous ne pouvons plus travailler.

— Je comprends, dit François calmement. Mais, si vous aviez plus de réseau il y a dix ans, c'est parce qu'il y a dix ans on ne faisait que téléphoner et s'envoyer des SMS. Aujourd'hui, les usages explosent, et ceux qui sont loin des antennes en pâtissent. Et on peut ajouter aussi que, par rapport à il y a dix ans, les fabricants de téléphones ont réduit les puissances de rayonnement des téléphones eux-mêmes, sans quoi nous serions probablement très nombreux à souffrir de tumeur cérébrale aujourd'hui.

— Ce qui montre bien que les fabricants connaissent la dangerosité des ondes, ajouta Jeanne. Et cela touche aussi les animaux. De nombreux éleveurs comme vous ont perdu leur cheptel après le branchement d'une nouvelle antenne. C'est pourquoi nous faisons cette pétition qui ne demande qu'une distance de sécurité.

— Ah ! Alors, vous n'êtes pas contre l'antenne en elle-même ? s'étonna l'homme.

— Non, dit Jeanne, surprise elle-même de sa réponse. On demande simplement qu'elle soit installée à une distance qui garantisse notre sécurité. Ce que la réglementation actuelle ne fait pas.

— D'accord. Dans ce cas je vais signer !

Il remplit la grille, ajouta son nom, la date, sa signature, puis s'arrêta à la colonne « adresse e-mail ».

— Adresse mail ? C'est pour quoi faire ? demanda-t-il, intrigué.

— C'est pour rejoindre le collectif que nous montons, et être informé de ce qui suivra cette pétition… Mais ce n'est pas obligatoire.

— Alors je vais m'en tenir à la signature. Ne m'en voulez pas, mais je ne vais pas me faire que des amis en signant… Et puis je n'ai pas le temps pour tous ces trucs, dit-il avec un sourire embarrassé.

Après les avoir salués poliment, il referma la porte. Jeanne, en s'éloignant de la vieille bâtisse, remarqua que François était toujours contrarié.

— On a notre premier signataire, après nous deux, et tu n'as pas l'air ravi. Je me trompe ?

— On ne peut pas vraiment appeler ça une victoire !

— Allez quoi ! Il a signé…

— Sans grande conviction…

— Peu importe, pour le moment nous sondons la population. On explique et on voit comment les gens réagissent. C'est tout. Ce gars trouve que notre demande est raisonnable. C'est un bon début, non ?

— Tu as sans doute raison, admit François. Mais j'ai du mal à me réjouir de sa signature. Tu imagines : il sait déjà qu'on va lui reprocher d'avoir signé.

— C'est d'autant plus fort, d'autant plus significatif, d'avoir sa signature, tu ne trouves pas ?

— D'une certaine manière oui. Mais ça veut aussi dire que mon altercation de vendredi a dû faire le tour du village. Et puis, il fait partie de ceux qui réclament cette antenne ! Il aurait pu mettre ses bêtes à quelques centaines de mètres du pylône sans comprendre pourquoi elles cessent de boire…

— Attends, ça nous semble évident aujourd'hui. Mais si tu n'étais pas tombé malade à cause des ondes, on ne saurait rien au sujet de cette pollution. Ce gars-là, il vit loin de tout ça pour le moment. Il n'a aucune raison d'être conscient des risques. Ce genre d'infos ne passe pas à la télé…

— Précisément ! Ce n'est pas ce gars-là le problème. C'est toute la désinformation de masse. Comment veux-tu qu'on gagne, dans un monde où les médias taisent les vrais enjeux ? Où l'État est complice des opérateurs… Je me demande si ce que nous faisons a vraiment un sens…

— Chacun fait sa part, tu sais. Si on ne le fait pas, qui le fera ? Même si ce n'est pas parfait, nous avons l'opportunité de faire le travail d'information qui n'est pas fait par les médias. Alors en avant !

Elle avait raison. Mais comment y croire ? Comment ne pas tomber dans le piège d'un espoir illusoire, pour un combat qui semblait perdu d'avance. François doutait. Pourtant il suivit Jeanne, de maison en maison, chaque soir après le travail. Une semaine durant, ils arpentèrent les chemins et les hameaux, frappant à toutes les portes, laissant un tract là où personne ne répondait.

Certains les prirent pour des illuminés. D'autres s'amusèrent à affirmer qu'ils voulaient bien de l'antenne chez eux, dans le jardin, pour être sûrs d'avoir du réseau. Un homme se mit même en colère et les chassa brutalement, leur reprochant de propager la peur… Mais la plupart les écouta, avec intérêt et bienveillance. Quelques-uns les invitèrent même à entrer, à s'asseoir, à discuter autour d'un verre, curieux d'en savoir plus sur l'électro-hypersensibilité et les effets des ondes.

Le samedi marquant la fin de leur semaine de porte-à-porte, Jeanne fit le bilan de leur opération et dit fièrement à François :

— Nous avons obtenus 82 % de signatures sur la pétition !

— 82 % de la population du village ?

— Non, 82 % des personnes que nous avons rencontrées. Mais si tu te rappelles bien il n'y a pas eu beaucoup d'absents, on a presque sondé tout le monde.

— Mouais… commenta François qui était nettement moins enthousiaste qu'elle. Et combien font partie du collectif de soutien ?

— Alors là, ça a du sens de ramener ça à l'échelle du village, dit-elle en pianotant sur sa calculatrice. Et ça nous donne 17 %.

— Voilà qui montre bien à quel point les gens se sentent concernés !

— Il faut toujours que tu voies le verre à moitié vide, soupira Jeanne.

— Mais non, c'est pas ça, mais… Signer une pétition, c'est facile. Tout le monde peut le faire. Mais rejoindre un collectif… Si on doit aller au tribunal, tu verras, le groupe va fondre comme neige au soleil, il ne restera plus que nous !

— Ce que tu peux être pessimiste ! Pour l'instant, on n'en est pas là, et on a quand même 82 % des sondés qui réclament le respect d'une distance de sécurité conforme à la Résolution 1815. Ce n'est pas rien !

— Et qu'est-ce qu'on va faire de ce bout de papier ? demanda François désabusé.

— Eh bien je vais le numériser et l'envoyer par mail au maire pour lui demander un entretien. Parce que ce « bout de papier », comme tu dis, remet en cause le discours officiel sur l'intérêt général. Peu de gens veulent cette antenne dans leur jardin. Et ça, le maire doit le savoir avant de valider le projet. On doit lui montrer que cette installation ne laisse personne indifférent. Il faut le convaincre de chercher une solution acceptable pour tous, nous compris.

François fit la grimace, à court d'arguments. Lassé, il acquiesça mollement. Il ne croyait pas beaucoup à cette pétition, mais il était prêt à rencontrer le maire. Alors il se convainquit que, même insignifiante, cette pétition pouvait être la clé du dialogue avec les élus. De son côté, Jeanne était déterminée. Elle savait qu'il fallait battre le fer tant qu'il était chaud et s'empressa d'écrire au maire, avant que François ne change d'avis.

Une dizaine de jours plus tard, Jeanne et François se rendirent à la mairie pour l'entretien proposé par le maire.

— Bonjour, leur dit-il quand ils passèrent la porte, laissant derrière eux la grisaille d'un ciel chargé de nuages menaçants.

La pièce où ils entrèrent était un simple bureau, occupé par la secrétaire de mairie deux jours par semaine. Ils saluèrent poliment le maire, tentant d'adopter son ton chaleureux, espérant un dialogue ouvert et constructif. Bien que le bureau fût désert ce jour-là, le maire les invita à passer dans la salle adjacente, celle du conseil municipal où se tenaient les réunions. Là, ils firent face à l'adjoint que François avait vu avec l'agent de Rouge